



Howard Zinn

La bombe

De l'inutilité des bombardements aériens

Traduit de l'anglais par Nicolas Calvé

LUX

Extrait de la publication

LA BOMBE

HOWARD ZINN

LA BOMBE

De l'inutilité des bombardements aériens

*Traduit de l'anglais par
Nicolas Calvé*



Extrait de la publication

La collection « Mémoire des Amériques » est dirigée par David Ledoyen.

Dans la même collection :

- Norman Bethune, *Politique de la passion. Lettres, créations et écrits*
- Frederick Douglass, *Mémoires d'un esclave*
- Benjamin Franklin, *Avis nécessaire à ceux qui veulent devenir riches*
- John Gilmore, *Une histoire du jazz à Montréal*
- Lahontan, *Dialogues avec un Sauvage*
- Roy MacLaren, *Derrière les lignes ennemies*
- Jean-François Nadeau, *Adrien Arcand, führer canadien*

Photo de la couverture : Popperfoto

© Popperfoto / Getty Image

© Lux Éditeur, 2011 pour la présente édition

www.luxediteur.com

© Howard Zinn Revocable Trust, 2010

Titre original : *The Bomb* (City Lights Books)

Dépôt légal : 2^e trimestre 2011

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-89596-120-8

978-2-89596-637-1 (epub)

978-2-89596-837-5 (PDF)

Ouvrage publié avec le concours du Conseil des arts du Canada, du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

PRÉFACE

L'HISTORIEN REBELLE

BIEN AVANT qu'il ne connaisse la célébrité, Howard Zinn, intellectuel et historien de premier plan et fidèle allié des mouvements pour la paix et la justice sociale, était une personnalité très respectée des militants et des enseignants. S'inscrivant dans la tradition contestataire des mouvements abolitionniste, suffragiste, syndical et pacifiste, ses travaux ont eu un effet considérable sur le cadre juridique et la conscience politique aux États-Unis. Tant son enseignement et ses écrits que son militantisme reposaient sur une analyse critique du pouvoir et de ses structures. Son envergure comme personnage public et autorité morale n'a fait que s'accroître au fil des ans, à un tel point que Zinn devint vraiment célèbre, non pas en tant que vedette, mais plutôt en tant qu'intellectuel incontournable ayant sa place dans la culture populaire américaine, à l'instar d'un Noam Chomsky ou d'un Carl Sagan. Les références à Zinn faites en 1997 par Matt Damon dans son

film *Good Will Hunting*¹ ont sans doute contribué à ce que Zinn, grâce à son chef-d'œuvre *Une histoire populaire des États-Unis*², fasse son entrée dans la culture de masse. Ce film a certainement contribué à faire connaître le livre. Peu de temps après, l'édition originale d'*Une histoire populaire* écoulait son millionième exemplaire, et on ne s'étonnait plus de voir Howard et ses livres évoqués dans les grands médias, même dans des émissions de télévision aussi improbables que *Les Simpson* et *Les Soprano*³.

Howard et moi avons fait connaissance en 1990 par l'entremise de notre ami David Barsamian, de l'émission *Alternative Radio*. En janvier de cette année-là, j'avais lancé avec des amis la maison d'édition Open Media⁴, qui allait publier quelques mois plus tard la transcription d'un discours pacifiste de Zinn intitulé « Power, History, and Warfare ». Il s'agissait du premier d'une longue série de livres et

1. Gus Van Sant, *Good Will Hunting*, scénario de Matt Damon et Ben Affleck, États-Unis, 1997, 126 minutes.

2. Howard Zinn, *Une histoire populaire des États-Unis de 1492 à nos jours*, trad. F. Cotton, Montréal/Marseille, Lux/Agone, 2002.

3. Dans le 11^e épisode de la 19^e saison des *Simpson*, intitulé « Bac et métal » au Québec et « Les Années 1990 » en France, on peut voir une Marge Simpson plus jeune tenant un exemplaire d'*Une histoire populaire des États-Unis*. Le troisième épisode de la quatrième saison des *Soprano*, intitulé « Indiens contre Italiens » et ayant pour trame le Columbus Day, comporte une référence au chef-d'œuvre de Zinn.

4. C'est chez Open Media, désormais intégrée en tant que collection à la maison d'édition City Lights Books, que l'édition américaine du livre que vous tenez entre les mains a été publiée. [NdT]

d'opuscules de Howard que j'allais avoir le privilège de publier.

J'ai beaucoup appris en travaillant avec Howard. Nous faisons presque toujours coïncider la parution de nos projets communs avec des interventions politiques. Par exemple, le deuxième titre de Zinn publié par la maison s'intitulait *Columbus, the Indians, and Human Progress : 1492-1992*. Paru en mai 1992, cet opuscule avait pour but d'appuyer les Autochtones dans leur opposition aux célébrations en grande pompe du 500^e anniversaire de la « découverte » de l'Amérique. Plutôt que de chanter les louanges de Christophe Colomb, Howard voulait sensibiliser l'opinion publique à la cupidité et à la cruauté de l'explorateur génois par une mise en relief de sa vraie mission, la recherche d'or, ainsi que des exactions que lui et ses hommes ont fait subir à d'innombrables Autochtones pour s'en emparer. Le texte se terminait ainsi :

En repensant l'histoire, il ne faut pas se limiter à observer le passé : il faut aussi porter son regard sur le présent, en adoptant le point de vue de ceux qui n'ont jamais profité des avantages de la prétendue civilisation. Cette tâche simple revêt une grande importance. Elle est même essentielle, en ce siècle qui s'achève, si l'on souhaite que le prochain se déroule autrement, si l'on refuse que celui-ci soit américain, occidental, blanc ou masculin, ou qu'il soit celui de quelque nation ou groupe que ce soit, si l'on veut plutôt voir naître le siècle de l'humanité¹.

1. Howard Zinn, *Columbus, the Indians, and Human Progress : 1492-1992*, Westfield (NJ), Open Media, 1992.

La parution du troisième titre de Zinn chez Open Media fut aussi planifiée en fonction de l'actualité : il s'agissait de faire contrepoids aux discours entourant le 50^e anniversaire du bombardement atomique du Japon par les Américains. À l'époque, la réflexion sur les interventions des États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale dégoulinait de bons sentiments : cette « guerre juste », menée par « la plus grande génération », était commémorée sans le moindre esprit critique, comme dans cette exposition du musée de l'aviation et de l'astronautique de l'institut Smithsonian où trônait le fuselage de l'*Enola Gay* accompagné de films d'archives montrant son équipage réjoui. C'est pour condamner les bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki et critiquer l'idée même d'une « guerre juste » que Howard a écrit *Hiroshima : Breaking the Silence*, d'abord publié en juin 1995, puis reproduit ici.

Les impressions et réflexions de Howard sur le bombardement atomique du Japon ont toujours été mues par un sentiment d'urgence. À maintes reprises, il s'est prononcé contre le caractère immoral de cette opération, contre la folie des armes nucléaires et les conséquences inévitables de leur utilisation : le massacre et la mutilation aveugles de gens ordinaires. Même après que des milliers d'exemplaires se furent écoulés et que le dernier eut trouvé preneur depuis longtemps, *Hiroshima : Breaking the Silence* gardait toute son importance pour son auteur. Au terme du travail éditorial ayant mené à la parution chez City Lights de son ouvrage de 2006 intitulé

Reproduit dans *Failure to Quit*, Cambridge (MA), South End Press, 2002.

A Power Governments Cannot Suppress, nous discutâmes de la commémoration du 65^e anniversaire des bombardements qui allait avoir lieu à l'été 2010. Howard souhaitait que nous réimprimions son texte sur Hiroshima. Nous choisîmes plutôt de faire un nouveau livre en l'adjoignant à un article qu'il avait rédigé à propos du bombardement au napalm de la ville française de Royan, mission de combat à laquelle il avait pris part en avril 1945. Nous décidâmes de l'intituler *The Bomb* ; Howard allait rédiger un nouvel avant-propos. En décembre 2009, soit un mois avant son décès à Los Angeles, Howard me le faisait parvenir par courriel. Le livre était prêt : un autre petit geste de rébellion contre l'histoire officielle et les arguments servis pour justifier la guerre.

Howard aimait bien les petits gestes de rébellion, car il considérait qu'ils pouvaient être la source de changements plus importants. Comme historien, le fait d'avoir accordé une attention particulière aux gens ordinaires plutôt qu'aux riches et aux puissants constitue son acte de rébellion et d'incitation à la contestation le plus important. À ses yeux, refuser l'injustice demandait de participer à l'histoire populaire en marche. Résister, prendre la parole, contester les discours officiels, publier des analyses dissidentes, manifester et désobéir étaient pour lui des droits inaliénables. Plus il tissait de liens dans la rébellion, plus il était heureux¹.

Au moment où j'écris ces lignes, c'est-à-dire en avril 2010, le président Barack Obama publie la plus

1. Ces quelques lignes sont tirées de « Teacher, Friend, and Compañero – Howard Zinn », panégyrique que

récente mise à jour de la doctrine nucléaire des États-Unis, la « Nuclear Posture Review ». Outre l'annonce d'un plan de réduction de l'arsenal nucléaire vieillissant et de vagues références à l'élimination probable de celui-ci dans un avenir indéfini se situant bien au-delà de la fin de son mandat, le commandant en chef des forces armées réaffirme la volonté de Washington de maintenir un stock d'armes nucléaires ainsi que son droit de les utiliser, dans certaines circonstances, contre les populations d'autres pays. Bien que, dans un éditorial, le *New York Times* ait réagi en écrivant que « quiconque est sain d'esprit ne peut concevoir que les États-Unis puissent de nouveau avoir recours à une arme nucléaire ¹ », aucun débat public n'a cours sur l'aberration que constitue le maintien du stockage d'un tel arsenal. Je crois que Howard, s'il vivait toujours, serait d'accord avec l'auteur anonyme de cet éditorial et soutiendrait qu'Obama n'est pas tout à fait sain d'esprit. Il reprendrait sans doute ces propos, extraits de ce livre :

Un tel raisonnement vient légitimer le cercle vicieux de la violence et de la vengeance, du terrorisme et du contre-terrorisme, dans lequel notre époque est enlisée. On ne peut y répliquer qu'en affirmant : « Plus jamais de guerres, de bombardements et de représailles ! *Il faut... non, nous devons briser ce cercle vicieux au plus tôt !* »

j'ai écrit quelques jours après la mort de Zinn en janvier 2010, publié sur *Znet*, www.zcommunications.org/teacher-friend-and-companero-howard-zinn-by-greg-ruggiero.

1. « M. Obama's Nuclear Policy », éditorial, *The New York Times*, 6 avril 2010, www.nytimes.com/2010/04/07/opinion/07wed1.html?hpw.

Réfuter l'argument de la stratégie, comme je l'ai fait avec d'autres historiens en soulignant qu'il n'y avait aucune nécessité militaire de larguer la bombe, ne suffit pas. Il faut aborder l'enjeu moral sans détour : peut-on justifier les atrocités que les bombardements massifs caractéristiques des guerres modernes infligent à des centaines de milliers d'êtres humains par des « nécessités » d'ordre militaire, stratégique ou politique ?

Si, comme je le crois, la réponse est non, comment pourrions-nous nous libérer de cette tendance à rester les bras croisés (qui d'ailleurs fut aussi le lot des Japonais et des Allemands) pendant que des atrocités sont commises en notre nom ?

J'espère que ce livre saura contribuer au débat public sur le sujet, et que celui-ci, dans l'esprit de Howard, débouchera sur des gestes de rébellion, des plus simples aux plus audacieux.

Greg Ruggiero

AVANT-PROPOS

LE 8 MAI 1945, en ce jour où la guerre prenait fin en Europe, nous, membres de l'équipage du bombardier B-17 dont j'étais, quittions notre base aérienne d'Est-Anglie pour la ville voisine de Norwich, où l'on célébrait la victoire dans l'euphorie. Plongée dans le noir depuis cinq ans, la cité scintillait désormais de tous ses feux. Nous avions l'impression que toute la population, hommes, femmes et enfants, était descendue dans les rues, dansant, criant, pleurant de joie, partageant bière et *fish and chips*, s'étreignant.

En juillet, nous rentrions au pays en traversant l'Atlantique à bord du même bombardier quadrimoteur duquel nous avons lâché des bombes sur l'Allemagne, la Tchécoslovaquie, la Hongrie et la France. On nous accordait une permission de 30 jours pour revoir nos proches avant d'être envoyés dans le Pacifique pour entreprendre d'autres bombardements, cette fois contre le Japon.

Ma femme Roslyn et moi avons décidé de prendre ces vacances à la campagne. Marchant vers la gare routière d'où un autocar allait nous amener dans le nord de l'État de New York, nous

passâmes devant un kiosque où étaient empilés des journaux dont la manchette en très gros caractères se lisait ainsi : « Bombe atomique larguée sur Hiroshima. » Je me souviens de notre réaction : *nous étions contents*. Nous ne savions pas ce qu'était une bombe atomique, mais il s'agissait manifestement d'un événement d'envergure, laissant présager la fin de la guerre contre le Japon. Si tel était le cas, je n'irais pas dans le Pacifique et rentrerais vite à la maison, cette fois pour de bon.

Je n'avais alors aucune idée des ravages provoqués par cette bombe sur la population d'Hiroshima. C'était une abstraction, un gros titre, un bombardement de plus, comparable à ceux que nous avions effectués en Europe, mais à plus grande échelle, semblait-il. Aujourd'hui encore, la plupart des Américains ne savent rien de l'implacable réalité des bombardements aériens : opérations militaires accomplies sans émotion, manchettes ou statistiques dont on prend vite connaissance pour aussitôt les oublier...

Il en va d'ailleurs ainsi pour ceux qui larguent des bombes, comme ce bombardier que j'étais, installé sous la verrière en plexiglas d'un B-17, les yeux rivés au viseur, observant les éclats de lumière fusant des cibles touchées, mais ne voyant nul être humain et ne percevant aucun cri, à l'abri du sang et totalement inconscient de la possibilité que, en dessous, des enfants soient en train de mourir, de devenir aveugles, de perdre un bras ou une jambe.

Il est vrai que je larguais mes bombes d'une altitude de 9 000 mètres, tandis que les bombardiers à réaction d'aujourd'hui volent plus près du sol et

sont munis d'ordinateurs hautement sophistiqués leur permettant d'atteindre leurs cibles avec une plus grande précision. L'opération n'en est pas moins impersonnelle, car même le soldat qui procède à des « frappes chirurgicales » ne voit aucun être humain. Il a beau pouvoir faire ce qui m'eût été impossible pendant la Seconde Guerre mondiale, c'est-à-dire viser une maison ou une voiture en particulier, il n'a pas la moindre idée de qui s'y trouve : on lui a simplement transmis un renseignement indiquant que des « présumés terroristes » se cachent dans l'une ou l'autre.

Les médias n'ont de cesse de marteler les termes « présumé terroriste » ou « membre présumé d'Al-Qaïda », ce qui signifie que les agences de renseignement ne connaissent pas avec certitude l'identité des personnes bombardées et que nous, Américains, sommes disposés à justifier le fait de liquider un « suspect » en Irak, en Afghanistan ou au Pakistan, acte que nous jugerions pourtant inacceptable s'il avait lieu dans le cadre d'une opération policière à New York ou à San Francisco. Cela sous-entend – honte à nous ! – que la vie des autres a moins d'importance que celle des nôtres.

C'est ainsi que, en Afghanistan, les invités d'une noce ont péri lors d'un bombardement qui visait des « présumés terroristes ». Immédiatement après l'élection de Barack Obama, on a envoyé des drones Predator lancer des missiles sur le Pakistan. Lors d'une deuxième frappe, rapportait Jane Mayer dans le *New Yorker*, on a visé par erreur le domicile d'un chef de tribu favorable au gouvernement (sur la base de « renseignements »). « L'explosion a provoqué la

mort de toute la famille du chef, y compris de trois enfants dont l'un était âgé de cinq ans¹. »

Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'équipement militaire n'était pas aussi perfectionné, mais le résultat était le même : la mort d'innocents. Les soldats d'aujourd'hui sont dans la même situation que celle qui était la mienne : ils suivent les ordres sans poser de questions, inconscients des conséquences humaines des bombardements.

Ce n'est pas avant d'avoir été démobilisé que je fis une prise de conscience bouleversante, en lisant le récit des interviews menées par John Hersey auprès de survivants du bombardement d'Hiroshima. Ceux-ci y relataient leur expérience sans en omettre les détails les plus explicites et terrifiants : « Certains avaient les sourcils brûlés, et la peau pendait de leur visage et de leurs mains. D'autres, à cause de la douleur, avaient les bras levés comme s'ils soutenaient une charge avec leurs mains². »

L'article de Hersey me fit réfléchir à mes propres missions, où je bombardais des villes avec insouciance, sans me préoccuper de ce que pouvaient vivre les gens au sol. Je méditai particulièrement sur ma dernière mission.

Cette opération s'est déroulée trois semaines avant la fin de la guerre en Europe, à un moment où tous savaient cette dernière pratiquement terminée.

1. Jane Meyer, « The Predator War. What are the Risks of the CIA's Covert Drone Program ? », *The New Yorker*, 26 octobre 2009.

2. John Hersey, « Hiroshima, 6 août 1945 », *Le Monde diplomatique*, août 2005, p. 2. Traduction de « Hiroshima », *The New Yorker*, 31 août 1946.

Sur notre base aérienne d'Est-Anglie, les équipages croyaient qu'on ne les enverrait plus en Europe continentale. De toute évidence, il n'était plus nécessaire de poursuivre les bombardements, pas même au nom d'une prétendue « nécessité militaire ».

Nous fûmes tout de même tirés de nos sacs de couchage, sortis de nos baraquements en tôle ondulée puis embarqués dans des camions vers les salles de briefing et les aires de trafic. Il était environ trois heures du matin, heure habituelle du lever les jours de mission : pour un départ à l'aube, trois heures étaient nécessaires à la transmission des renseignements, au petit-déjeuner et à la vérification de l'équipement.

Pendant le briefing, on nous expliqua que nous devions bombarder une garnison allemande stationnée près de Royan, lieu de villégiature de la côte atlantique française situé non loin de Bordeaux. Les Allemands n'avaient pas lancé d'attaque : ils ne faisaient qu'attendre tranquillement la fin de la guerre. Nous allions les anéantir.

À l'été 1966, j'ai séjourné à Royan, dont la bibliothèque municipale m'a permis de trouver la plus grande partie des documents sur lesquels se fonde l'essai composant la deuxième partie de ce livre.

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN AVRIL 2011 SUR
LES PRESSES DES ATELIERS DES IMPRIMERIES
TRANSCONTINENTAL POUR LE COMPTE DE LUX,
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE D'UN CHIEN D'OR DE
LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

Il a été composé avec L^AT_EX, logiciel libre,
par Sébastien MENGIN – www.edilibre.net

La révision du texte et la correction
des épreuves ont été réalisées
par Thomas DÉRI et Marie-Eve LAMY

Lux Éditeur
c.p. 129, succ. de Lorimier
Montréal, Qc H2H 1V0

Diffusion et distribution
Au Canada : Flammarion
En Europe : Harmonia Mundi

Imprimé au Québec
sur papier recyclé 100% postconsommation

Extrait de la publication

La bombe

D'Hiroshima à l'Irak, en passant par la guerre du Vietnam, les bombardements aériens sont au cœur de la stratégie militaire américaine. Des analystes ont réfuté l'utilité stratégique de cette pratique, en montrant qu'elle relève davantage de la « passion technologique » que de la « raison militaire ». Selon Howard Zinn, cette critique est recevable, mais trop courte. Il faut, soutient-il dans cet essai, condamner les bombardements intensifs en raison des atrocités qu'ils infligent à des centaines de milliers d'êtres humains, pour la plupart des civils. Quiconque saisit l'horreur des tapis de bombes, des bombes incendiaires et de la bombe atomique comprendra que rien ne les justifie... pas même une « guerre juste ».

Howard Zinn parle d'expérience. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il a participé de plein gré à des bombardements, dont celui de la ville de Royan, en France. Il accueille avec joie le bombardement atomique d'Hiroshima parce qu'il mettait fin à la guerre. Dans *La bombe*, il raconte comment la prise de conscience des conséquences de ces événements a fait de lui un farouche opposant à la politique militaire américaine.

Howard Zinn (1922-2010) a grandi à Brooklyn dans les quartiers pauvres d'immigrés. Il a été professeur de science politique à l'université de Boston pendant plus de 40 ans. Historien des résistances et de l'incidence des mouvements populaires sur la société américaine, il est l'auteur de nombreux livres, dont Une histoire populaire des États-Unis de 1492 à nos jours (Lux/Agone) et La mentalité américaine : au-delà de Barack Obama (Lux).